IL FAUT UN ÉTAT,

OU

LA REVUE DE L'AN SIX,

PROVERBE

EN UN ACTE, EN PROSE,

ET EN VAUDEVILLES.

Par les CC. LEGER, CHAZET et BUHAN.

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le premier jour complémentaire de l'an 6.

Prix 1 Franc 50 centim. avec la Musique.

A PARIS,

Chez le Libraire au Théâtre du Vaudeville.
A l'Imprimerie rue des Droits-de-l'Homme, N°. 44.

An VIIe.

PERSONNAGES.	ARTISTES. CC. et C[nes].
DUPONT, Marchand de drap.	*Léger.*
FÉLICITÉ, sa fille.	*Adèle Lefournier.*
DUVAL, Amant de Félicité.	*Carpentier.*

Jouant les rôles suivans :

UN IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

UN PARFUMEUR.

UN MAÎTRE DE DANSE.

UN PEINTRE.

UN DISEUR DE BONNE AVENTURE.

La Scène se passe chez le Citoyen Dupont.

IL FAUT UN ÉTAT,

OU

LA REVUE DE L'AN SIX,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

DUVAL, FÉLICITÉ.

DUVAL.

MAIS es-tu bien sûre que ton père s'oppose à notre mariage ?

FELICITÉ.

Il me l'a répété encore ce matin.

DUVAL.

Par quel motif ?

FELICITÉ.

Il dit qu'il a de bonnes raisons, et il n'en donne aucune.

DUVAL.

Ne pourrais-tu pas le faire changer d'avis ?

FELICITÉ.

Oui, s'il me consultait ; mais tu le sais.

AIR : *Il faut des époux.*

Rarement on suit notre vœu :
Dans le monde tel est l'usage.
Une fille, sans son aveu,
Voit décider son mariage.
On ne fait rien pour son bonheur,
Tout pour sa fortune incertaine.
On donne sa main sans son cœur,
Au lieu de l'unir, on l'enchaîne.

DUVAL.

C'est un très-brave homme, ton père ; mais il a quelquefois des idées bien bizarres.

FELICITÉ.

C'est le seul défaut que je lui connaisse.

DUVAL.

Mais crois-tu qu'il te destine un autre époux, qu'il ait fait un autre choix ?

FELICITÉ.

Je ne le crois pas ; mais, chut ! le voici.

SCENE II.

DUPONT, FELICITÉ, DUVAL.

DUPONT.

ENCORE avec ma fille, après la défense que je vous en ai faite !

FELICITÉ.

Ne vous fâchez pas, mon père.

DUPONT.

Pardonnez-moi, Mademoiselle ; je dois me fâcher, et je me fâche.

DUVAL.

Mais pourquoi?

DUPONT.

Pourquoi? mon cher Duval; parce que je trouve vos assiduités près de ma fille très-déplacées, quand je vous ai formellement déclaré que vous ne seriez point mon gendre.

DUVAL.

Mais, papa Dupont, vous qui vous êtes fait par-tout une réputation de bonté, comment pouvez-vous m'empêcher d'être heureux?

DUPONT.

Vous en empêcher! bien au contraire. Si vous étiez parfaitement heureux, vous auriez ma fille.

DUVAL.

Il ne me manque que cela pour l'être.

DUPONT.

Oh! qu'il faut bien autre chose pour être heureux, mon cher! il faut me ressembler.

DUVAL.

Comment?

DUPONT.

AIR: *Cet arbre apporté de Provence.*

En tout point le sort me seconde,
Tout réussit selon mes vœux;
Et de tous les heureux du monde,
Je suis l'heureux le plus heureux.
Oui, de ce bonheur qu'on envie,
Quoiqu'il passe pour idéal,
Si l'on veut faire une copie,
Je m'offre pour original. } *bis.*

DUVAL, *à part.*

Original!.... Il se connaît.

DUPONT.

J'ai une bonne santé, un bon commerce qui prospère, une bonne fille qui me chérit, de bons amis qui m'estiment, de bons écus dans mon coffre, et de bon vin dans ma cave. J'espère qu'avec tout cela on est parfaitement heureux.

DUVAL.

Je me porte bien ; je prends le tems comme il vient, et les gens comme ils sont. J'ai quinze cents livres de rente qui suffisent à mes besoins ; je suis accueilli dans les sociétés les mieux choisies ; je n'ai pas l'ombre de chagrin ni d'inquiétude : ainsi, vous voyez qu'il ne me manque qu'une femme aimable pour être tout aussi heureux que vous.

DUPONT.

Vous n'avez pas d'état ?

DUVAL.

C'est un embarras de moins.

DUPONT.

L'oisiveté est mère de tous les vices.

DUVAL.

Oh ! je suis très-occupé.

DUPONT.

A quoi ?

DUVAL.

Je joue la comédie en société.

DUPONT.

Un amusement n'est pas un état.

DUVAL.

Il ne tient qu'à moi qu'il le devienne, et je vous en ferai juge.

DUPONT.

Tout cela est fort bien, mon cher Duval. Mais rien ne peut changer ma résolution ; elle est prise, irrévocablement prise, et voici l'annonce que j'ai fait insérer dans les journaux, et qui doit paraître ce matin.

AIR : *En quatre mots.*

De Paris même un citoyen natif
Donne à chacun l'avis naïf ;
Autant qu'affirmatif,
Qu'il veut voir dans sa famille
Comme l'époux de sa fille.
Un garçon actif,
Qui soit de plus d'un état lucratif,
D'un génie inventif,
Er qui, plus doux que vif,
Ait eu, l'an six, sans être oisif,
Un bonheur positif.

DUVAL, *à part.*

Quelle bizarre idée ! (*Haut.*) Ainsi, vous voulez donc pour un gendre un homme qui ait joui d'un bonheur parfait.

DUPONT.

Oui.

DUVAL.

Mais pourquoi avoir préféré l'an six ?

DUPONT.

C'est qu'il est plus près de nous.

DUVAL, *à part.*

Il me vient une idée.... Le papa a la vue basse.... Oui.... c'est cela.... (*Haut.*) Eh bien ! mon voisin, je me résigne.

DUPONT.

Je suis bien-aise que vous preniez gaîment votre parti.

DUVAL.

Je monte chez moi, et vous laisse libre ; mais promettez-moi que, vos épreuves terminées, à bonheur égal, j'aurai la préférence.

DUPONT.

Nous verrons.

DUVAL.

Adieu, ma chère Félicité. (*bas.*) Veille soigneusement à ce qu'il n'entre ici personne autre que moi.

DUPONT.

Une conspiration !

DUVAL, *gaîment.*

Quand on perd ce qu'on aime, il est permis de lui faire ses adieux.

(*Il sort.*)

SCENE III.

DUPONT, FELICITÉ.

FELICITÉ, *à part.*

QUEL est donc son dessein ?

DUPONT.

Ma foi, je n'aurais pas cru que Duval se fût retiré de si bonne grace.

FELICITÉ.

Je suis bien sûre qu'il n'est pas moins affligé que moi.

DUPONT.

Voyez donc ce petit amour-propre. Vous croyez donc qu'il vous aime beaucoup?

FELICITÉ.

Oh ! oui.

DUPONT.

Et sur quoi fondez-vous cela, s'il vous plaît ?

FELICITÉ.

Sur ce qu'il m'a juré cent fois.

DUPONT.

Juré ! juré !.... Ils sont tous de même.

FELICITÉ.

Je crois à ses sermens.

DUPONT.

Tu as donc bien bonne opinion de lui ?

FELICITÉ.

Comment ne l'aurais-je pas ?

AIR : *C'est du bien que l'on en dit.*

Joignant aux vertus du cœur
Un aimable caractère,
Par sa bonté, sa douceur,
En tout tems Duval sait plaire.
Chacun vante son esprit,
Son enjouement, sa décence,
bis. {Et du bien que l'on en dit
Est venu le bien que j'en pense.

DUPONT.

Tout cela est vrai, jusqu'à certain point ; mais conviens qu'il y a un peu de prévention de ta part ?

FELICITÉ.

Je n'oserais le nier ; mais vous-même, mon père, vous l'estimiez.

DUPONT.

Sans doute ; et s'il avait un état, je l'aurais préféré à tout autre.

FELICITÉ.

Vous voulez donc que j'épouse le premier qui se présentera ?

DUPONT.

Tu me juges mal, mon enfant; mon but est seulement de faire connaître à Duval l'intention où je suis de ne pas donner ma fille à un homme désœuvré. S'il se présente un parti qui me convienne, je l'accepterai, pourvu qu'il te convienne aussi. . . .

FELICITÉ.

Il ne s'en présentera point.

DUPONT.

Et Duval apprendra que, pour être vraiment heureux, il faut mettre à profit les talens qu'on a reçus de la nature. . . . J'entends quelqu'un.

FELICITÉ.

Permettez que je me retire.

DUPONT.

Soit. Et je ne t'appellerai que lorsque je croirai pouvoir te présenter un époux digne de toi.

FELICITÉ.

Vous n'en trouverez pas qui le mérite mieux que Duval.

DUPONT.

Eh bien ! tant mieux pour lui.

SCENE IV.

DUPONT, DUVAL, *en Imprimeur-Libraire.*

DUVAL.

C'EST au citoyen Dupont que j'ai l'avantage de parler ?

DUPONT.

Oui, citoyen.

DUVAL.

D'après l'avis que j'ai lu dans les journaux, je viens vous offrir pour gendre le plus heureux des Libraires de Paris.

DUPONT.

Heureux et Libraire ! vous m'étonnez.

DUVAL.

Pourquoi ?

DUPONT.

AIR : *Vous m'ordonnez de la brûler.*

De tous les commerces nombreux
  Qu'à Paris on voit faire,
A mon avis, le moins heureux,
  Est celui de Libraire.
Vos livres doivent vous rester ;
  Car, vous avez beau dire,
Tel qui pourrait en acheter
  Ne pourrait pas les lire.

DUVAL.

Oh ! je sais m'y prendre. Je ne fais pas comme mes confrères. Chez eux,

AIR : *Pour un maudit péché.*

Livres en papier fin,

D'édition soignée,
Restent toute l'année
Au fond du magasin;
Leur laissant la coutume
D'exiger des prix fous,
Je vends chaque volume
Dix sous.

Et je vends beaucoup. Je garnis les quais. On passe, on regarde.... Combien ?.... Dix sous. Cela n'est pas cher; on les donne, et mon commerce va bien.

DUPONT.

Vraiment.

DUVAL.

Oui, malgré les contrefacteurs.

DUPONT.

Il y en a donc toujours ?

DUVAL.

Plus que jamais.

AIR : *De la Croisée.*

A présent les contrefacteurs
A Paris redoublent d'audace.

DUPONT.

A Londres, tous les Imprimeurs
Sont exempts de cette disgrace.

DUVAL.

Et comment ?

DUPONT.

Ces tristes romanciers anglais
Ne disant rien en dix volumes,
Leurs romans sont tout contrefaits
En sortant de leurs plumes.

DUVAL.

N'en dites pas de mal; c'est par eux que je puis pré-

tendre à votre choix, puisqu'ils ont contribué depuis un an au bonheur que vous exigez, et que j'apporte en dot à votre fille.

DUPONT.

Tenez, mon cher, ce bonheur-là ne peut durer: ainsi, croyez-moi....

AIR : *De Joconde.*

Laissez là ces romans anglais ;
Les gens de goût méprisent
Autant les sots qui les ont faits,
Que les sots qui les prisent.

DUVAL.

Quoique vous blâmiez mes travaux,
Quoique le goût les fronde,
Je suis sûr, en plaisant aux sots,
De plaire à bien du monde.

DUPONT.

Puisque ces romans sont si mauvais, comment pouvez-vous en vendre ?

DUVAL.

Je me sauve sur la quantité.

DUPONT.

Il en paraît donc beaucoup ?

DUVAL.

Comme des journaux, un nouveau tous les matins.

DUPONT.

Il est vrai que cela n'est pas difficile à faire.

DUVAL.

Vous croyez ?

DUPONT.

J'en ai la recette.

AIR : *Mon père était pot.*

Prenez d'abord d'assassinats

Une très-forte dose,
Puis des volcans, puis des combats
Où le héros s'expose.
Tison,
Pamoison,
Poison,
Trahison,
Et rapt de la princesse,
En un tour de main
Vingt auteurs demain
Mettront l'ouvrage en piece.

DUVAL.

Ne me trahissez pas, je vois que vous êtes dans le secret.

DUPONT.

Si c'est là la base de votre bonheur, je ne la crois pas bien solide.

DUVAL.

Oh! j'embrasse plus d'un genre.

DUPONT.

Vendez-vous aussi beaucoup d'anciens auteurs?

DUVAL.

Lafontaine assez souvent.

DUPONT.

Lafontaine!

DUVAL.

Mais c'est un grand écrivain, un philosophe profond.

DUPONT.

A la bonne heure.

DUVAL.

AIR : *De la Soirée orageuse.*

De la morale et du bon sens,
Chaque jour doublant les conquêtes,
Ce fabuliste a, de son tems,
Sçu prêter un langage aux bêtes.

DUPONT.

Son secret est beau ; mais , ma foi ,
De son avis le mien diffère;
Car il les fit parler, et moi
Je voudrais bien les faire taire.

DUVAL.

Ce n'est pas facile.

DUPONT.

Je le sais bien. Et nos grands auteurs dramatiques , en tenez-vous encore?

DUVAL.

Pourquoi pas.

AIR : *Vaudev. de l'Isle des Femmes.*

En beaux formats petits et grands ,
J'avais et Racine et Molière ,
Croyant qu'auteurs de tous les tems ,
Dans tous les tems ils devaient plaire.
Mais pour ne plus les admirer ,
Le mauvais goût veut les proscrire.

DUPONT.

Et par quel motif ?

DUVAL.

Il est bien simple.

Molière ne fait pas pleurer ,
Et Racine ne fait pas rire.

Quand j'ai vu cela , je les ai échangés contre d'autres livres.

DUPONT.

Et que vendez-vous à la place ?

DUVAL.

C'est selon les gens. D'abord je vends :

AIR : *Vaud. du petit Matelot.*

L'art de bien présenter les causes
A nos apprentifs Cicérons:
D'Ovide, les Métamorphoses,
Aux modernes Caméléons. (*bis.*)
Jérémie, aux auteurs comiques,
L'Ane d'or à nos lourds Midas,
L'Esprit des Lois aux Politiques,
L'Esprit à ceux qui n'en ont pas. (*bis.*)

Et vous devez bien penser que j'ai beaucoup de pratiques.

DUPONT.

Oui, je conçois que vous faites d'heureuses affaires.

DUVAL.

Alors, m'acceptez-vous pour gendre ?

DUPONT.

Un moment ; je ne dis pas non : mais comme vous êtes le premier qui se présente, je veux pouvoir faire la comparaison.

DUVAL.

C'est trop juste.

DUPONT.

En attendant, passez dans ma bibliothèque.

DUVAL, *à part.*

Ah ! diable, je suis pris. (*haut.*) Je reviendrai.

DUPONT.

Non, je veux me décider ce matin même, et je vous prie d'avoir la complaisance d'attendre un moment. Venez, je vais vous conduire.

DUVAL, *à part.*

Heureusement, il y a une porte de sortie, et je connais les êtres.

SCÈNE

SCENE V.

DUPONT, *seul.*

Le corridor à gauche. Montez l'escalier à droite. La porte en face. . . . Examinez mes editions. . . . Les plus rares sont sur le premier rayon. Pardon, si je vous laisse seul. Mais j'attends du monde.

SCENE VI.

DUPONT, DUVAL, *en Marchand Parfumeur, des sacs à la mode à son bras, un carton sous l'autre, et des éventails à la main.*

DUVAL.

Un de nos voisins vient de me dire que vous aviez des emplettes à faire.

DUPONT.

Celui-là n'a pas vu le journal.

DUVAL.

Et en ma qualité de Parfumeur, je viens vous offrir pommades, essences, vinaigres de toute espèce, gants de Grenoble, jarretières élastiques. . . .

DUPONT.

Je n'en fais pas usage.

DUVAL.

Et comme frère d'une marchande de modes, des éven-

tails en quadrille, des rubans jaunes, des chapeaux à la Turque, des bonnets à la Titus, des ceintures à la Comète, et des ridicules dans le dernier goût.

DUPONT.

Je n'ai besoin de rien pour l'instant; mais repassez dans quelques jours, je compte marier bientôt ma fille.

DUVAL.

C'est tout simple. Un jour de noces, on est toujours bien-aise d'avoir quelque chose de neuf. Vous me procurerez la pratique de votre gendre.

DUPONT.

Volontiers, quand je le connaîtrai.

DUVAL.

Comment!

DUPONT.

Vous n'avez donc pas lu les journaux?

DUVAL.

Ah! j'y suis. C'est vous qui demandez un gendre si heureux?

DUPONT.

Moi-même.

DUVAL.

Eh bien! pendant que je suis tout porté, je puis faire votre affaire.

DUPONT.

Vous!

DUVAL.

Certainement. Depuis un an que je suis associé avec ma sœur, nous faisons des affaires d'or.

AIR : *Des Visitandines.*

Chez moi chacun fit ses emplettes,
Et, dans ma boutique, on vendit

Aux parvenus des savonnettes,
De l'encens aux gens en crédit.... (*bis.*)
Beaucoup de fard pour le mensonge,
Pour le présent un peu de noir,
Pour l'avenir plus d'un miroir,
Pour le passé plus d'une éponge.

Avec un pareil débit, vous pouvez juger de mon bonheur.

DUPONT.

Fort bien. Mais les modes sont si bizarres, elles changent si souvent, qu'il vous doit rester beaucoup de marchandises en magasin.

DUVAL.

On trouve toujours à s'en défaire ; il n'y en a qu'une seule dont nous n'avons pas vendu un mètre.

DUPONT.

Laquelle ?

DUVAL.

AIR : *Ce fut par la faute du sort.*

Avec art, ma sœur à Paris,
Transportant et Rome et la Grèce,
Vendit à nos chastes Laïs
Schalls et bonnets à la Lucrèce.

Mais

Comme nos écrits et nos mœurs
N'avaient plus la pudeur pour base,
A nos femmes, à nos auteurs,
Ma sœur n'a point vendu de gaze.

DUPONT.

Je vous crois.

DUVAL.

Mais je m'en suis bien dédommagé. Comme la mode des poches était passée pour nos dames, j'ai prévu adroitement qu'il faudrait les remplacer par quelque chose. On a des mouchoirs et des clefs à porter, des billets

doux à cacher : alors j'ai imaginé ces meubles charmans.

DUPONT.

L'invention n'est pas moderne ; car j'ai vu ma grand'-mère en porter.

DUVAL.

Un nom nouveau les rajeunit.

DUPONT.

Et cela s'appelle à présent ?

DUVAL.

Un Ridicule.

DUPONT.

Bien trouvé.

DUVAL.

Rien de plus commode ; et si vous voulez faire un joli cadeau à quelque belle....

DUPONT.

Je vous remercie.

DUVAL.

Vous ne pouvez rien offrir de plus agréable, et l'on ne peut s'en offenser.

DUPONT.

Je conçois cela.

AIR : *Un berger sur gazon naissant.*

Autrefois les discrets amans,
Parlant tout bas de leur tendresse,
De leur belle, dans leurs présens,
Ménageaient la délicatesse ;
Mais des modes prenant l'appui,
En public l'amant, sans scrupule,
Peut à sa maîtresse aujourd'hui
Donner un ridicule.

DUVAL.

Tout le monde veut en avoir ; tout le monde en a,

et même beaucoup d'honnêtes personnes en changent tous les jours.

DUPONT.

Tous les jours !

DUVAL.

Même Air.

Quoiqu'aux belles communément
Un seul de ces meubles suffise,
J'en ai vendu certainement
Plus de trente à la prude Orphise.
Aussi, grace à la quantité,
Orphise abjurant les scrupules,
A ses voisines, par bonté,
Prête ses ridicules.

DUPONT.

Je vois que vous n'avez pas à vous plaindre de la fortune.

DUVAL.

Ma foi, non ; et si votre fille veut partager la mienne....

DUPONT.

Cela mérite qu'on y pense.... Tenez, entrez dans mon cabinet, vous y trouverez un rival qui attend son sort.... Vous me convenez assez bien l'un et l'autre, pourvu que vous conveniez à ma fille ; car c'est elle qui prononcera.

DUVAL.

Pour peu qu'elle aime les ridicules, je suis bien sûr de la préférence.

SCENE VII.

DUPONT, *seul.*

Du moins j'aurai de quoi choisir, et je ne suis pas fâché maintenant de mon épreuve. Mon petit ami Duval s'est imaginé que je n'aurais personne à lui opposer; j'ai maintenant de quoi lui prouver qu'il est une sorte de bonheur tout aussi réel, et plus solide que le sien.

SCENE VIII.

DUPONT, DUVAL, *entrepreneur de fêtes champêtres, un emplâtre sur l'œil.*

DUPONT.

Qu'y a-t-il pour votre service?

DUVAL.

Vous avez une fille à marier; elle est jeune; elle doit aimer la danse, et je vous propose pour son époux l'entrepreneur-général de toutes les contredanses de Paris.

DUPONT.

Et c'est un bon état?

DUVAL.

Certainement.

AIR : *Fanfare de Saint-Cloud.*

Mon art vaut un patrimoine;

On danse au faubourg Denis,
On danse au faubourg Antoine,
On danse à Ouen près Paris.
Comme on fait, pour mettre en danse,
Des contredanses de tout,
J'ai fait une contre-danse
Sur la Fanfare de Cloud.

DUPONT.

Vous êtes donc à la tête d'un bal public ?

DUVAL.

En bel air, belle vue, et vraiment champêtre.

DUPONT.

Avec feu d'artifice.

DUVAL, *montrant son œil.*

Vous en voyez la preuve. C'est une petite bévue de l'artificier, mais c'est peu de chose.

DUPONT.

Il est adroit, à ce qu'il me paraît.

DUVAL.

AIR : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Il ne faut pas de mal-adresse
Accuser mon artificier.
Bien des gens empruntent sans cesse
Tous les secrets de son métier.
Et comme lui, par habitude,
Les charlatans industrieux,
Pour séduire la multitude,
Lui jettent de la poudre aux yeux.

DUPONT.

Mais dites-moi donc un peu, pour vous présenter ici, il faut que vous ayez eu un succès....

DUVAL.

Prodigieux.

DUPONT.

C'est singulier ; car, en général, ces sortes d'établissemens n'ont pas fait fortune.

DUVAL.

C'est leur faute.

AIR : *Il pleut, Bergère.*

A Paphos on s'ennuie,
L'on déserte Mousseaux,
Le jardin d'Idalie
Remplume ses oiseaux.
Dans la foule abusée
J'ai vu les curieux,
Bâiller dans l'Elysée,
Comme des bienheureux.

DUPONT.

Vous traitez bien vos confrères.

DUVAL.

Nous n'y sommes pas.

AIR : *Vaud. de Claudine.*

Vous devez aussi connaître
Plus d'un autre bal cité,
Qui se tient, quoique champêtre,
Au milieu de la Cité;
Mainte entreprise nouvelle
N'a pas l'ombre de raison.
En un mot,
Je ne vois que Bagatelle
Qui soit digne de son nom.

DUPONT.

Comment! vous ne faites pas d'exceptions?

DUVAL.

Aucunes.

DUPONT.

AIR : *Des deux Veuves.*

Tivoli doit être pourtant

A l'abri de votre censure;
Puisque, dans ce séjour charmant,
L'art est rival de la nature.

DUVAL.

Quoique ce lieu soit très-joli,
Aux regrets il laisse une place;
On nous a rendu Tivoli,
On n'a pas pu nous rendre Horace.

DUPONT.

Mais vous me semblez bien difficile pour les autres.

DUVAL.

La preuve que j'ai raison, c'est qu'ils se ruinent tous.

DUPONT.

Et vous?

DUVAL.

Moi, j'ai plus de monde que je n'en veux.

DUPONT.

Comment diable! et comment faites-vous?

DUVAL.

C'est que je n'exige à la porte qu'une mise décente.

DUPONT.

Mais cela ne vous rembourse pas vos frais.

DUVAL.

Non; mais quand on est entré,

AIR : *De l'Officier de fortune.*

Je fais payer la contredanse,
Je fais payer le restaurant,
Je fais payer la jouissance
De chaque plaisir que l'on prend.
Sans les faire payer d'avance,
En détail j'en reçois le prix,
Et m'enrichis de la dépense
De ceux que j'amuse *gratis*.

DUPONT.

Si personne ne dansait, si personne n'avait faim, si personne n'avait soif.

DUVAL.

J'ai, en cas de besoin, deux cordes à mon arc.

DUPONT.

Quelle est la seconde ?

DUVAL.

Un joli petit intérêt dans un joli petit spectacle qui va joliment, sur-tout quand je prends la peine de lui faire de jolies petites pièces.

DUPONT.

Comment ! vous êtes auteur ?

DUVAL.

Sans doute. Vous connaissez bien le diable ?

DUPONT.

Si je le connais.

AIR : *J'ai perdu mon âne.*

C'est avec le diable (*bis.*)
Que nous voyons à présent
Tant de rimeurs faire tant
De vers à la diable. (*bis.*)

DUVAL.

Eh bien !

Même Air.

Voyant que le diable (*bis.*)
Avait un succès constant,
Pour gagner beaucoup d'argent,
Moi j'ai fait le diable. (*bis.*)

Comme au fond ce diable (*bis.*)
Etait un bon diable,
Pour le voir on a couru,
Et mon diable m'a valu
Un argent du diable. (*bis.*)

DUPONT.

C'est charmant.

DUVAL.

N'est-ce pas?

DUPONT.

Oui; mais faut-il vous parler avec franchise?

DUVAL.

Vous me ferez plaisir.

DUPONT.

Un œil de moins, un bonheur qui n'est fondé que sur des feux d'artifices, des rigaudons et des diables, ne me séduit pas du tout.

DUVAL.

Vous me refusez?

DUPONT, *le reconduisant.*

Si vous avez besoin de beau drap, première qualité, superfin Elbeuf, Louviers, Sédan, Vigogne, demi-Vigogne, je suis tout à votre service; je puis vous arranger à bon compte. J'ai l'honneur de vous saluer.

DUVAL.

Ne vous dérangez pas.

SCENE IX.

DUPONT, *seul.*

PARDONNEZ-MOI, je sais ce que je vous dois...C'est impossible.... je ne souffrirai pas que vous vous retiriez ainsi.... je ne fais pas de cérémonie pour cela.... mais la politesse exige.... Allons, vous le voulez.... je reste.... Bien le bon soir, bonne santé, et beaucoup de succès.... Mais a-t-on jamais vu un extrava-

gant de cette force-là ?.... Il a cru m'éblouir avec ses lampions et son feu d'artifice.

SCENE X.

DUPONT, DUVAL, *en Peintre.*

DUVAL.

CITOYEN Dupont, je viens vous demander votre fille. Suis-je le premier venu ?

DUPONT.

Pas tout-à-fait.

DUVAL.

Tant pis. Je me croyais parfaitement heureux. Mais voici une preuve de malheur, et je m'en vais.

DUPONT.

Un moment : il n'y a rien encore de décidé.

DUVAL.

Vraiment !

DUPONT.

Quand je vous le dis. . . . Mais qui êtes-vous ?

DUVAL.

Peintre en portrait.

DUPONT.

J'aimerais autant l'histoire ; le genre est plus noble.

DUVAL.

Ce n'est pas le plus suivi.

DUPONT.

On ne manque pourtant pas de modèles, sur-tout depuis que nous possédons toutes les richesses de l'Italie.

DUVAL.

On ne manque pas de talens non plus pour les imiter ; il ne manque que des connaisseurs pour les acheter, et voilà pourquoi nous nous en tenons au portrait.

DUPONT.

J'entends. Le genre est plus lucratif.

DUVAL.

Vous n'avez pas d'idée, mon atelier ne désemplit pas ; et c'est tout simple.

AIR : *Vaud. d'Abuzar.*

Je possède au dernier degré
L'art de saisir la ressemblance.
Aussi, par ce charme attiré,
Chez moi l'on vient en affluence.

DUPONT.

Bien des gens, avec moins d'ardeur,
S'y porteraient, je vous le jure ;
Si vous deviez peindre leur cœur
Au lieu de peindre leur figure.

DUVAL.

C'est pourtant ce que je fais. Je donne à chaque personnage le caractère qui lui est propre.

DUPONT.

Et quel moyen employez-vous ?

DUVAL.

L'allégorie.

AIR : *Pourriez-vous douter encore.*

La beauté que l'or intéresse
Prend la forme de Danaé ;
D'un vieillard la jeune maîtresse
Devient une Pasiphaé,
Le mauvais fils un Prométhée,

Le fournisseur un Ixion,
Maint folliculaire un Prothée,
Maint époux un Amphitrion.

DUPONT.

Vous pourriez vous épargner la peine d'aller chercher si loin la ressemblance.

DUVAL.

Songez donc que c'est le premier mérite d'un portrait.

DUPONT.

Pas pour tout le monde.

DUVAL.

Je ne vous entends pas.

DUPONT.

J'ai vu bien des gens qui n'y tenaient pas du tout.

AIR *précédent.*

Charmé de sa magnificence,
Et fier de son faste insolent,
Plus d'un modèle vous dispense
De le peindre très-ressemblant;
Car il prétend que son image
Offre au public qu'il éblouit,
Moins le portrait de son visage,
Que le portrait de son habit.

DUVAL.

Vous êtes malin, citoyen Dupont.

DUPONT.

Et vous heureux, à peu de frais.

DUVAL.

Il y a plus de difficulté que vous ne pensez.

DUPONT.

De cette manière-là j'en vois fort peu.

DUVAL.

Et comptez-vous pour rien celle de contenter tous les goûts ?

AIR : *La Comédie est un miroir.*

Il faut un talent très-subtil
Pour poser chacun à sa place.
L'hypocrite veut le profil,
L'honnête homme se montre en face;
L'orgueilleux veut un jour brillant,
L'intriguant une teinte obscure;
La femme son époux en grand;
L'époux sa femme en miniature.

DUPONT.

Voilà ce que c'est que d'être esclave de son sujet.

DUVAL.

Les conceptions du génie n'appartiennent pas à tout le monde.

DUPONT.

J'en conviens ; mais il est un genre qui n'exige que de l'esprit.

DUVAL.

Lequel ?

DUPONT.

Celui des caricatures.

DUVAL.

En effet, c'est une nouvelle acquisition de notre école.

AIR : *Un jour Guillot trouva Lisette.*

En France autrefois la peinture,
Indulgente dans ses tableaux,
Loin de critiquer la nature,
Savait en masquer les défauts.
Mais de nos jours à ses figures,
Vernet donnant un tour malin,

A fait, de ses caricatures,
Les épigrammes du dessin.

DUPONT.

Pourquoi n'avoir pas fait de ces épigrammes-là ?

DUVAL.

C'est qu'il faut les faire comme lui, ou ne pas s'en mêler.

DUPONT.

Eh bien ! le tableau de genre vous offre une carrière flatteuse. J'en ai vu quelques-uns au dernier sallon qui m'ont fait grand plaisir, et qui nous promettent des artistes capables de soutenir l'honneur de l'Ecole française.

DUVAL.

Mais je m'exerce aussi dans ce genre-là.

DUPONT.

Eh bien ! il faut que je vous donne un sujet qui, bien traité, pourrait être piquant.

DUVAL.

Je l'accepterais avec reconnaissance.

DUPONT.

Vous aimez l'allégorie ?

DUVAL.

Beaucoup.

DUPONT.

Eh bien ! représentez d'abord sur le premier plan,

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Minerve, un bandeau sur les yeux;
Thalie, avec un masque sombre;
Plus loin le vice radieux
Repoussant la vertu dans l'ombre.

Mais

Mais par un reflet adouci;
Paignez la pudeur moins craintive,
Les maux passés en raccourci,
Et l'espérance en perspective.

DUVAL.

Très-volontiers ; et si vous voulez m'accepter pour gendre, vous me donnerez vos idées.

DUPONT.

C'est très-possible. Je fais grand cas de la peinture et de ceux qui la cultivent avec succès ; et si vous voulez attendre un instant....

DUVAL.

Mille pardons. Mais cela m'est impossible ; on m'attend chez moi pour donner une séance. Mais si vous me permettez quelqu'espoir, je reviendrai dans une heure.

DUPONT.

Soit, liberté toute entière ; quelque chose qu'il arrive, je vous recevrai toujours avec plaisir.

SCENE XI.

DUPONT, *seul.*

Eh bien ! cela ne va pas mal. Il est, parbleu, joli garçon, et je suis très-persuadé qu'il plaira à ma fille. S'il se présente beaucoup de concurrens comme ceux-là, je serai fort embarrassé pour savoir à qui donner la préférence. Mais Félicité m'aidera. Comme c'est elle que cela regarde, il est assez naturel de lui demander son avis.

SCENE XII.

DUPONT, DUVAL, *en Diseur de bonne aventure.*

DUPONT.

Ah ! mon dieu, quelle figure !

DUVAL.

Je sais que vous êtes le citoyen Dupont. Vous devez savoir ce qui m'amène. Ainsi, allons au fait.

DUPONT.

Ah ! quel diable de commerce faites-vous avec ce bizarre accoutrement ?

DUVAL.

AIR : *De la bonne aventure.*

Si d'un sort trop incertain
Quelqu'un veut s'instruire,

Dans le livre du destin
Je lui montre à lire.

DUPONT.

Ah ! j'y suis : vous tenez un entrepôt de sorcelleries.

DUVAL.

Je reçois sages et fous,
Et je dis, selon leurs goûts,
La bonne aventure
A tous,
La bonne aventure.

DUPONT.

C'est une bien jolie profession.

DUVAL.

Charmante.

DUPONT.

Et qui a dû vous rendre....

DUVAL.

L'impossible.

DUPONT.

Car, dieu merci, pendant l'an six, ce n'était pas une mode, c'était une fureur.

DUVAL.

Aussi ai-je consommé trois cents quarterons d'œufs, trois mille voies d'eau, et quinze cents sixains de cartes.

DUPONT.

Mais comment avez-vous fait pour mettre en vogue une semblable folie ?

DUVAL.

Qu'appellez-vous folie ? Un art sublime, révéré de toute antiquité ; un art qui a rendu à jamais célèbre l'Oracle de Delphes, la Pythonisse de Délos, la Forêt de

Dodone, Nostradamus, le grand et le petit Albert.

DUPONT.

Vous ne me persuaderez pourtant pas que vous soyez sorcier.

DUVAL.

Non; mais ce qui est bien différent, je suis prophète, et jusqu'ici toutes mes prophéties se sont réalisées de point en point. Par exemple,

AIR : *Vaud. du Sorcier.*

Effrayé de son opulence,
Un laquais devenu traitant,
Vient demander en confidence
Quel est l'avenir qui l'attend?
Moi, sans craindre de m'y méprendre,
Je lui réponds au même instant,
Tu pris tant, tant,
Qu'un jour on te fera reprendre
L'habit de ton ancien métier.

DUPONT.

Le grand sorcier!

DUVAL.

J'ai prédit à l'anarchie qu'elle serait comprimée; à la probité, qu'elle serait respectée; à la sagesse, qu'elle serait écoutée. Vous voyez que j'ai rencontré juste.

DUPONT.

Mais puisque vous êtes si savant, vous pouvez me dire si l'année prochaine sera heureuse?

DUVAL.

Etonnante.

AIR : *Des fleurettes.*

Les Gascons, les gazettes
Diront la vérité;
Les auteurs, les coquettes

Seront sans vanité ;
Changeant de mode et d'usage,
La beauté se vêtira,
Et du moins ne montrera
Que son visage.

DUPONT.

Parbleu ! vous me faites bien plaisir.

DUVAL.

Vous verrez le commerce florissant, les arts encouragés, et les lettres régénérées.

AIR : *Si l'on pouvait rompre la chaîne.*

Chez nous Thalie et Melpomène
Vont enfin reprendre leurs droits,
Et le mauvais goût sur la scène
N'osera plus dicter ses lois.

DUPONT.

Ah ! tant mieux.

Que dans leurs antres effroyables
Tous les spectres soient repoussés;
L'enfer peut reprendre ses diables,
La terre en produit bien asssez.

DUVAL.

Voilà ce qu'il y aura d'extraordinaire ; quant au reste, vous verrez.

DUPONT.

Eh bien !

AIR : *O ma tendre musette !*

Des Romanciers utiles,
Comme par le passé ;
Des Médecins habiles,
Comme par le passé ;
Des Comètes visibles,
Comme par le passé,
Et des Drames risibles,
Comme par le passé.

DUPONT.

A merveilles.

DUVAL.

Même Air.

Les mœurs seront austères,

DUPONT.

Comme par le passé.

DUVAL.

Les maris seront pères,

DUPONT.

Comme par le passé.

DUVAL.

Tous les amans fidèles,

DUPONT.

Comme par le passé.

DUVAL.

Et les femmes cruelles,

DUPONT.

Comme par le passé.

Maintenant, dites-moi ce qui m'arrivera ?

DUVAL.

Volontiers.... Regardez-moi.... l'œil bon.... la bouche riante.... le nez.... bien conditionné.... le visage long.... votre main.

DUPONT.

La voici.

DUVAL.

Ah ! mon dieu ! ah ! grand dieu !

DUPONT.

Vous m'effrayez!

DUVAL.

Pas du tout.... Quelle suite de prospérité ! Votre fille heureusement mariée, un gendre heureux.

DUPONT.

Et quel sera ce gendre ?

DUVAL.

Duval, ou moi.

DUPONT.

Mais vous ne savez donc pas que vous avez ici deux concurrens ?

DUVAL.

Pardonnez-moi ; un Parfumeur et un Libraire.

DUPONT.

Hein !

DUVAL.

Mon art m'a tout appris.

DUPONT, *à part.*

C'est lui, ma fille est du complot. Félicité! Félicité!...

SCENE XIII.

DUPONT, DUVAL, FELICITÉ.

FELICITÉ.

ME voici, mon père.

DUPONT.

Tiens, voilà l'époux que je te donne.

FELICITÉ.

Tout de bon?

DUPONT.

Très-sérieusement.

FELICITÉ.

En vous remerciant, mon père, je l'accepte.

DUPONT.

Tu l'acceptes! Et Duval?

FELICITÉ.

Je l'accepte.

DUPONT.

Si je te proposais le Libraire qui est là-haut?

FELICITÉ.

Je l'acepterais.

DUPONT.

Et le Parfumeur?

FELICITÉ.

Je l'accepterais encore, sans même en excepter les deux que vous avez congédiés.

DUPONT.

Je vous entends, fripponne, vous étiez d'intelligence avec Duval.

FELICITÉ.

Oui, mon père.

DUPONT.

Oui, mon père ; c'est-à-dire qu'on m'a joué.

DUVAL, *ôtant sa barbe.*

Vous avez voulu trouver des gens parfaitement heureux. Il a bien fallu jouer la comédie pour vous en présenter.

DUPONT.

C'est très-galant ; mais j'exigeais encore....

DUVAL.

Je le sens.... un état. Il faut un état ; mais vous voyez que je l'aurai quand je voudrai, et même, pour vous plaire, je le prends dès demain.

DUPONT.

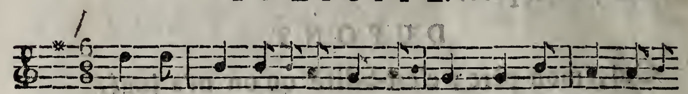
Soit. Je connais beaucoup le directeur du Vaudeville, et je te ferai entrer à son théâtre.

FELICITÉ.

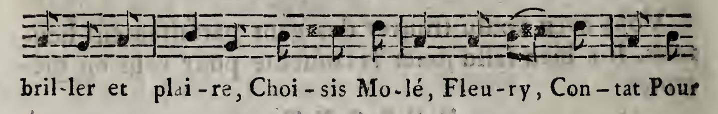
En ce cas, mon cher Duval.....

VAUDEVILLE.

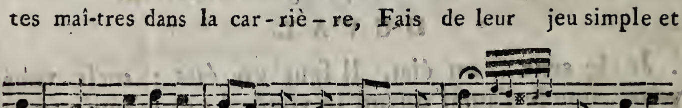
FELICITÉ.



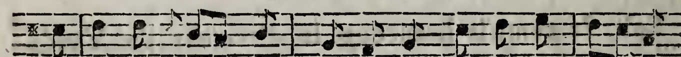
Veux-tu dans ton nou-vel é - - tat, Au thé - - â - tre



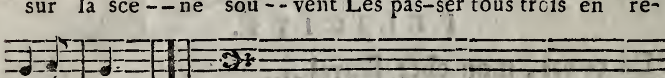
bril-ler et plai - re, Choi - sis Mo-lé, Fleu-ry, Con - tat Pour



tes maî-tres dans la car - riè - re, Fais de leur jeu simple et



sa-vant, L'étude la plus as - si - - du - - - - - e, Et vas



sur la scè - - ne sou - - vent Les pas-ser tous trois en re-

vu - - e.

DUPONT.

Des états anciens et nouveaux
Tu nous a fait voir l'assemblage ;
Mais tu n'as pu de leurs défauts
Tracer qu'une imparfaite image.
S'il eût fallu soumettre ici

Chaque travers à notre vue,
Six rôles n'auraient pas suffi
Pour les passer tous en revue.

DUVAL.

Tantôt amant, Artitificier,
Tantôt Peintre, tantôt Libraire,
Tantôt Parfumeur ou Sorcier,
J'ai pris six masques pour vous plaire.
Rarement leurs traits isolés
En même-tems frappent la vue.
Pour les voir ici rassemblés,
Venez me passer en revue.

FIN.

A PARIS, de l'Imprimerie rue des Droits-de-l'Homme, N°. 44.